Grand-Guignol

Roman

par Cyril Camus

Pour feu Cécile Talneau, qui n'aura jamais su tout le bien que je pense d'elle.

– Le secrétaire d'ambassade chargé par l'Autriche de négocier la cession de l'hôtel de Matignon a disparu. Il a quitté l'ambassade hier en fin d'après-midi pour dîner à Montmartre et passer la soirée au Grand-Guignol. Il est pas rentré et n'a contacté personne à l'ambassade.

Cousin acquiesça et fit signe à Combelles d'enchaîner :

– Ce matin, à l'aube, le curé qui vit au presbytère de l'église Saint-Pierre de Montmartre a entendu des coups de feu et des hurlements dans le cimetière. Les cris ont duré un certain temps et redoublaient de violence tout du long. Comme si on torturait quelqu'un. Le curé était terrifié, il est resté dans l'église jusqu'à ce qu'il n'entende plus rien.

Combelles laissa à Belin le temps de juger silencieusement le prêtre, puis il poursuivit :

– Après être sorti voir, il s'est rendu à la préfecture de police pour déposer. Le commissaire Lucas Maquis nous a appelés. On est revenus de Montmartre y a une demi-heure.

– Y avait quoi, dans le cimetière ? demanda Belin.

Combelles sortit un calepin, et lut à voix haute :

– Deux hommes décapités. Non identifiés pour le moment. L'un torse nu, avec deux sévères entailles, une dans le dos, l'autre à l'épaule. Une arme blanche de grande taille, a priori. Sans doute une épée. L'autre s'est fait pilonner à coups de masse. Ils étaient allongés à côté d'une tombe ouverte. D'après le curé, il est pas censé y avoir de tombe à cet endroit.

Combelles posa son calepin sur le bureau de Cousin, et il reprit en regardant Belin :

– Dans la fosse, y avait un cercueil. Personne dedans, mais des vêtements froissés. Veste de smoking et chemise. Et un billet pour le Grand-Guignol. Pas de nom dessus.

– Et un mouchoir de poche brodé, ajouta le commissaire divisionnaire.

– Oui, fit Combelles. Avec des initiales : A.V.

– Commissaire Tissier ? enchaîna Cousin. Auriez-vous l'amabilité d'indiquer au commissaire Belin le nom du diplomate disparu.

– Andreas Vogt. On est en contact avec son secrétaire, qui doit venir identifier les vêtements. Le commissaire Cousin a fait le rapprochement entre les deux affaires.

Belin fixait le voile de fond du bureau de Cousin, plongé dans un abîme de perplexité.

– Qu'est-ce qui a pu se passer ? souffla-t-il. On a interrogé les gens du Grand-Guignol ?

– C'est la prochaine étape, dit Cousin. Nous étions en train de décider d'un plan d'action. Ils donnent une matinée aujourd'hui. Vaut-il mieux y aller avant ou après ? Après, on saura si les vêtements sont à Vogt, si on a pu identifier les cadavres, mais ils pourront chercher à abréger la visite. Ils n'auront qu'à dire qu'ils doivent dîner vite avant le spectacle du soir Autre question, est-ce qu'on les prévient, est-ce qu'on essaie de les prendre par surprise ?

– On a pas de mandat de perquisition ?

– Pas encore. Je fais la demande dès qu'on nous dit que le smoking est à Vogt.

– Que s'est-il passé, à votre avis ?

– Je serais incapable de le dire. Il nous manque trop d'éléments.

– Justement, j'ai peut-être un élément de plus.

Cinq regards surpris se fixèrent sur Belin, qui tira de son manteau l'enveloppe de Marlier.

– À l'exécution, y avait Louis Marlier. Il m'a donné cette lettre pour vous. Il m'a dit qu'il était au Grand-Guignol hier soir. Il m'a posé des questions bizarres dessus. Il voulait savoir si on est sur une affaire où ils sont impliqués.

– Un vrai Nostradamus, fit le commissaire divisionnaire avec un regard curieux.

Cousin prit l'enveloppe et la décacheta, déplia la lettre et la parcourut. Son équipe surveillait ses réactions, mais resta neutre. Il posa la lettre et parut en méditer le contenu.

– Rien de neuf, conclut-il. Il confirme juste qu'il y a eu quelque chose au Grand-Guignol cette nuit. Il soupçonne qu'il se passait des choses louches en coulisses, et dit que le régisseur et d'autres avaient l'air missionnés pour l'empêcher de se déplacer hors de l'auditorium.

Cousin se dispensa de préciser que Marlier lui demandait de faire filer les membres de la troupe. La démarche était étonnante, à moins que le haut fonctionnaire n'en sût plus que ce qu'il disait dans sa lettre, mais il y avait, de toute façon, moult raisons de s'intéresser au Grand-Guignol, donc nul besoin de faire part de cette requête aux hommes de la Brigade.

– Bon, faut s'agiter, lança Cousin. Belin : allez à la préfecture, prendre la déposition de Monsieur Marlier. Je vais lui téléphoner pour arranger ça. En attendant, tapez votre rapport sur l'exécution. Combelles, Rohmer : allez voir ce que les scientifiques ont trouvé sur les corps. Tissier, Carpentier : Claus Bacher ne va pas tarder. Tenez-vous prêts à l'accueillir.

*

L'établissement de Juliette Fargues avait pour nom « Nuit éternelle ». On y accueillait pourtant des clients toute la journée, et pas pour l'éternité. L'épuisement des pensionnaires ou du budget des visiteurs était une limite inéluctable – et certains de ces derniers finissaient à l'hôpital. Pour exorciser la syphilis qui leur gangrenait le corps, on les torturait à coups d'onguents au mercure et d'injections d'arsenic. Après avoir senti leurs entrailles se consumer pendant des mois, avoir perdu leurs dents et senti moisir leur bouche, ils ressortaient parfois trop gonophobes pour oser revenir chez Fargues ou ses concurrentes.

On pénétrait le bâtiment de pierre par une porte à double battant vitré au centre d'une large façade couverte de boiseries fines, rue Pierre Puget. Au-dessus : le nom du bordel en petites entailles minces et droites comme des runes, la croix surmontée d'un cercle représentant Vénus, et la lanterne rouge proverbiale. Les vitres de la porte étaient d'un verre sombre, voilées à l'intérieur par des rideaux de mousseline noire et de satin doré, donc le soleil était proscrit dans le vestibule. Des volets de chêne lui barraient aussi l'accès aux cinq chambres donnant sur la rue. Les couloirs et le salon étaient éclairés par des lampes à abat-jour de tissu violet, ornés de franges et de galons dorés, et des appliques murales de fer forgé abritées sous des cloches de verre aux teintes rubis. Ces ombres et ces couleurs chaudes auraient rappelé le décor d'*Une Nuit au bouge* s'il n'y avait eu force tentures, rideaux, et buffets en bon état. On heurtait des sellettes coiffées de contrefaçons de vases de porcelaine chinoise. Des fresques érotiques oignaient les murs, imitant les estampes japonaises, et des pensionnaires rôdaient nues, glissant d'une ombre à l'autre, lançant des regards d'invitation avant de disparaître.

Dans le salon, six hommes étaient assis dans des cabriolets. Leurs costumes étaient stricts, leur comportement relâché. Devant eux, les tables basses offraient café, vin, liqueurs, macarons ou tas de sel de cocaïne. Autour, des nymphes épuisées, maladives, droguées ou ivres, maigres ou enveloppées, rôdaient d'une table à l'autre, ou se perchaient sur les genoux des clients ou les bras de leurs fauteuils. Certaines allaient drapées dans de fins peignoirs de soie transparente, grands ouverts sur le devant. D'autres étaient simplement en tenue d'Ève.

Comme souvent, Fargues arpentait le salon, fume-cigarette dans une main, ballon de Cointreau et de mousseux dans l'autre. Autour d'une aigrette gris de lin, ses cheveux noirs, ternis par l'approche de la cinquantaine, s'organisaient en un chignon de côté élaboré. Elle glissait d'un angle à l'autre de la pièce, avec grâce malgré son embonpoint. Fantôme fureteur couvert d'une chemise de satin lamé, d'une jupe de maille et d'un cardigan de laine finement tressée, elle observait les danses languides de chairs nues ou en passe de l'être. Son œil

autoritaire fouillait les ombres pour ne rien manquer des tactiques de ses employées. Elle notait mentalement les erreurs à corriger. Elle renouvelait le personnel souvent, pour offrir de la chair toujours fraîche, donc elle devait sans cesse répéter les mêmes remontrances. Les clients ne se plaignaient pas, car ils appréciaient les maladresses des hôtesses autant que leurs manœuvres expertes. Fargues se plaignait volontiers. Elle payait cher les placeurs, et même si ce n'était pas son argent, mais celui de Billard, elle avait le sens du devoir et ne tolérait pas d'investir de telles sommes dans des produits imparfaits.

La proxénète était tendue. Elle jetait des regards anxieux vers le couloir. Ses yeux ne scrutaient pas la porte, mais s'orientaient dans la direction des chambres, comme si elle eût espionné à travers le plâtre, le gypse et la pierre qui séparaient les pièces. Elle tirait ensuite une bouffée de sa cigarette, reprenant sa surveillance du salon. Les employées n'étaient pas plus rassurées que leur patronne. Elles vaquaient sans faiblir à leurs corvées charnelles, mais lançaient des regards obliques dans la même direction qu'elle, vers une chambre en particulier. Cette tension diffuse échappait aux clients. D'ordinaire, ils ne remarquaient pas que les cris de plaisir de leurs hôtesses n'étaient qu'une forme de théâtre, donc si une vraie excitation animait secrètement leurs partenaires, ils croyaient en être la source.

À onze heures, Catherine Isabel entra en trombe dans le salon. Pensionnaire de vingt-deux ans aux cheveux châtains, elle portait un des peignoirs de soie de l'établissement. Ce matin-là, elle relayait Fargues au vestibule, accueillant les clients et encaissant le prix des passes.

Lorsqu'elle fut à côté de Fargues, elle lui glissa à l'oreille :

– Patronne ? Le patron est là.

Cette annonce fit presque sursauter la proxénète. Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier, posa verre et fume-cigarette, et partit vers le couloir, Isabel sur les talons.

Une autre prostituée, Barbe Bouchard, était postée en embuscade dans le couloir. Elle était de celles qui surgissaient nues des ténèbres à l'approche des clients. Elle avait vu passer Isabel, qui l'avait prévenue de l'arrivée de Billard. Comme Fargues revenait d'un pas vif au vestibule, Bouchard lança à sa patronne un regard angoissé, que la matriarche accueillit avec des sourcils froncés, un air de réprimande. Elle avait pourtant été simple prostituée autrefois, et avait souffert, à l'époque, du manque d'humanité des tenancières. Elle n'en était pas moins incapable de se montrer amène ou compatissante envers ses employées. Elle les percevait comme des enfants mal élevées, qu'il faut sans cesse discipliner. Ce jour-là, elle était d'autant

moins patiente qu'elle anticipait tout ce qui pouvait mal tourner dans l'heure à venir.

Face à la porte du vestibule, un pupitre de chêne ressemblant à la boîte à sels du Grand-Guignol faisait office de caisse, avec un plateau incliné garni de l'*Annuaire Rerum* et du tout premier exemplaire du *Guide Rose*, reçu le mois précédent. À gauche, contre le mur du fond, un long banc soutenait le poids de Billard et de deux de ses subordonnés, dont Argenti, le coordonnateur des informateurs, personnage bien moins brutal ou grossier que le reste de la bande. La tenancière de la Nuit éternelle l'avait parfois laissé profiter gratuitement des services des pensionnaires en échange de détails secrets sur Billard, ou sur certains policiers ou politiciens. Elle-même lui avait transmis des confidences recueillies sur l'oreiller par ses employées. À présent, elle le découvrait en état de choc. Chaussures boueuses, ourlet de pantalon et manches de pardessus aussi, il contemplait les carreaux de ciment recouvrant le sol, regard vide, mains croisées au-dessus des genoux. À côté, Billard ne paraissait pas beaucoup plus fier. Il fixait Fargues avec un air d'impatience, de frustration et, fait plus rare pour cette brute au tempérament dominateur, de crainte. La proxénète pensait : Il s'inquiète pour son nière amoché. D'autres sbires étaient en effet venus amener Lucas pendant la nuit, réquisitionnant une chambre. Un bandage sanglant cachait le trou qui remplaçait son oreille, et un autre membre de la bande, Samuel « Clous de girofle » Remy, était resté à son chevet.

Il devait tout de même avoir d'autres motifs de peur. Fargues le soupçonnait de se savoir traqué et en grand danger. Elle souriait intérieurement à l'idée que ce professionnel de l'intimidation tremblait pour sa vie. Elle était elle-même effrayée, tant par ce qui allait se passer que par les conséquences d'un éventuel échec, mais s'imaginer l'angoisse du type qui lui extorquait une bonne part de ses gains la réconfortait. Feignant la désinvolture, elle offrit à son chef le plus avenant de ses sourires de marchande de chair humaine.

– Comment va Lucas ? grogna-t-il.

– Il dort. À huit heures, il a vu le docteur Hatier. Il lui a donné des pilules d'opium. Il a désinfecté la plaie. Il reviendra ce soir avec plus de teinture d'iode et plus de pilules.

– Remy ?

– Toujours avec lui.

– Il a pas quitté la chambre pour baiser une de tes pouffiasses ?

– Non. Il a pas bougé.

Billard resta silencieux, pensif, puis il désigna Argenti.

– Lui, il va très mal. Faut le calmer. Trouve-lui une gonzesse pas occupée, et vite.

Fargues acquiesça et fit signe à Isabel de retourner dans le couloir chercher Bouchard. Elle regarda ensuite Billard se lever du banc et se diriger vers la caisse.

– T'as pas l'air en forme non plus, dit-elle.

Le malfrat se posta derrière le pupitre, et ouvrit le tiroir des recettes. Il commença à compter les billets.

– Tout va bien ? insista la proxénète.

Billard interrompit ses comptes et leva la tête vers elle pour la fixer droit dans les yeux. Ceux du trafiquant étaient d'un brun très foncé. On y lisait une perpétuelle étincelle de colère et, à cet instant, une attention soutenue et méfiante aux expressions du visage de Fargues.

– J'ai des emmerdements, dit-il, évasif.

– Ça a un rapport avec lui ? s'enquit Fargues en désignant Argenti du menton.

Billard empocha plusieurs liasses de billets, remit le reste en place et referma le tiroir. Isabel et Bouchard entrèrent et vinrent près d'Argenti. Bouchard s'assit à côté de lui et l'entoura de ses bras robustes. Elle essaya de lui attirer le visage dans son giron, en un geste réconfortant. Isabel était debout face à lui, le peignoir ouvert. Elle se pencha pour lui caresser le dessus de la tête. Si les yeux du malfrat semblaient toujours perdus et sa psyché impénétrable, son corps répondait aux cajoleries des deux femmes. Ses nerfs tendus s'amollissaient. Son visage se coulait volontiers dans l'étreinte de Bouchard. Bientôt, elles purent l'entraîner vers la porte du couloir. Il était docile, mais c'était un poids mort.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Fargues. Mes filles sont pas en danger ?

Billard quitta son poste derrière le pupitre, et répliqua, irrité :

– J'ai quatre gardes à l'entrée, un ici. Personne est en danger. Et occupe-toi de tes oignons.

Il porta la main à sa poche de manteau, suggérant qu'il allait sortir un couteau ou un pistolet si elle continuait à l'interroger. Les menaces venaient facilement à cet antisocial de soixante-deux ans, habitué à diriger des criminels. Fargues ne se démonta pas. Elle en profita pour glisser l'offre sournoise qu'elle préparait depuis son entrée dans la pièce :

– Le bien-être de mon patron, c'est mes oignons. Le Fouinard a peut-être besoin de se

détendre, mais toi aussi, on dirait. Tu veux que je t'envoie Débora et Line dans la chambre des tortures ?

La question fit hausser le sourcil à Billard, qui prit un air songeur. Tenté, mais hésitant. Fils d'un magistrat lyonnais, devenu marginal par nihilisme, il avait gardé de ses vingt-cinq ans d'éducation respectable un goût pour les excentricités sexuelles de la bonne société, qui ne manquait pas d'étonner ses compagnons des bas-fonds. Quand ceux-ci se trouvaient assez pourvus pour « consommer » chez Fargues, il s'agissait d'unions génitales brèves, brusques et conventionnelles. Billard était plutôt de ces « clients à passions », tous notables, qui hantaient les « chambres de tortures » spécialement aménagées pour eux dans les bordels — et chez lui ces pulsions étaient plus difficiles à réprimer que pour les autres membres de sa bande.

– Je peux pas, dit-il. Je dois pas rester longtemps au même endroit…

Le ton de son refus manquait de conviction. Fargues poussa son avantage :

– Tu viens pas de me dire que t'as des gardes devant la porte ?

– Si…

– Ben alors ?

Billard consulta du regard son sbire, qui ne put répondre que d'un haussement d'épaules.

– Je vais chercher un de mes gars dehors. On le mettra devant la porte de la chambre.

– Mais c'est la seule entrée, s'étonna Fargues. T'as vraiment besoin d'avoir des gardes partout ? Y a un magicien ou un fantôme qui va sortir de nulle part pour t'attaquer ?

Furieux, le malfrat saisit sa complice par le rabat de son cardigan.

– T'arrêtes de te foutre de moi, pouffiasse ! J'ai deux hommes crevés, et le Fouinard dit que c'est un gars qui s'est levé de sa tombe, qui les a butés ! À poil sans rien une seconde et qu'avait une épée la seconde d'après ! Alors, si tu me blagues encore, je t'écrase la gueule !

Il la reposa, cherchant à reprendre son sang-froid. Le cœur emballé, Fargues protesta :

– Mais il doit être toqué, ton Argenti ! Tu le crois ?

– Je sais pas, grogna Billard. Ce que je sais, c'est que les autres sont pas revenus, et que le séchoir où ils étaient grouille de mobilards.

Un silence de plomb suivit ces paroles. Les deux trafiquants se fixaient mutuellement,

songeurs, inquiets et courroucés.

– Bon, je vais le chercher, conclut Billard.

Fargues regarda son employeur marcher vers la porte d'entrée, l'entrouvrir et se glisser dans l'interstice. Tant qu'il était dehors, elle contempla le vide et se demanda avec appréhension si la Brigade mobile allait débarquer dans son bordel, une fois le plan accompli.

Billard revint accompagné de Torne. Le garçonnet avait la main gauche dans une poche de son pantalon, et tenait, au bout de son bras droit, un pistolet trop grand pour lui. Fargues évita de croiser son regard, et se concentra sur le « patron », qui semblait à présent impatient.

De retour dans le couloir, elle ouvrit la marche. Le trio tourna à droite avant le salon et longea deux séries de quatre portes. Celles de droite s'ouvraient sur des chambres donnant sur la rue. Celles de gauche menaient à des chambres sans fenêtres. La quatrième à gauche dévoilait un escalier descendant au sous-sol. Juste avant, on passait devant une garde-robe en pin massif contenant combinaisons et peignoirs transparents, bas sombres, corsets, gaines, jarretières, jarretelles et porte-jarretelles, pagnes, toges, foulards et rubans de soie, gorgerettes, brassières, bottes, bottines, escarpins, plumes, robes chic, blouses de taille adulte imitant celles des écolières, soquettes pour aller avec, costumes et masques vénitiens, voiles orientaux colorés et translucides, bijoux et godemichets de cuir avec ou sans harnais. Fargues ouvrit la porte et fit signe à Billard de s'engager dans l'escalier. Torne s'adossa contre l'armoire.

La chambre des tortures n'avait rien d'une chambre. Sa décoration faisait plus penser au Grand-Guignol qu'au reste des pièces de la Nuit éternelle. Aucune tenture ni couche de plâtre ne dissimulaient la pierre. Les murs n'étaient ornés que de chaînes pendantes fixées par des clous et, à droite de l'entrée, de patères et de longues étagères faisant office de râtelier. On trouvait là toutes sortes de fouets, de cravaches, de verges de bois nu ou hérissé de pointes, d'étrivières, de cierges, de menottes, de cordes, de harnais, de colliers de cuir assortis de laisses ou de chaînes, de lacets du Pendjab, de pinces tire-langue, de pinces de Kocher, de poires d'angoisse, de longues et fines aiguilles de fer, d'épingles à nourrices, de crochets, de cages de chasteté, de racloirs, de couteaux et de poinçons. Au fond de la pièce, la place centrale était occupée par une large planche dressée verticalement devant le mur. Munie, aux quatre coins, d'entraves pour les poignets et les chevilles, ce grand plateau de bois faisait office de lit. Le milieu de la pièce était encombré d'un banc et d'un pilori de chêne.

– Bon, tu vas les chercher, tes putes ? s'enquit Billard.